

Melanie Klein



Melanie Klein, née en 1882 à Vienne et décédée en 1960 à Londres, est une psychanalyste britannique d'origine autrichienne. Elle fut le chef de file d'un mouvement psychanalytique anglais qui a promu la psychanalyse des enfants avec un cadre de traitement strictement psychanalytique à l'opposé de celui d'Anna Freud qui préconisait un cadre plus "éducatif". Ses travaux ont profondément marqué le mouvement analytique et pas seulement pour les dissensions qu'ils ont créés. Elle s'est attachée à analyser la psyché dans ses dimensions "archaïques", "primaire" ou quel que soit le terme qu'on veuille lui attribuer. C'est certainement et en grande partie grâce à Klein, ses disciples et surtout leurs théories appliquées que la psychanalyse a pu s'ouvrir à des champs de psychopathologie plus large, notamment les psychoses. L'ampleur de ses apports a été grandement obscurci dans la période où elle exerçait en Grande-Bretagne et où une sorte de guerre idéologique surdéterminée par des luttes d'influence, la rivalité avec la fille de Freud, etc., etc. Elle a largement contribué à entretenir ces conflits qui n'ont plus cours aujourd'hui ou beaucoup moins. Des aspects

théoriques radicaux du corpus, des pratiques techniques pour le moins hardies restent discutées mais le cœur de l'œuvre: ses découvertes sur les mécanismes archaïques (position schizo-paranoïde, position dépressive, identification projective, destructivité, réparation, etc., etc. sont très souvent présentes dans la plupart des énoncés et des pratiques [1] de psychanalystes actuels, de manière peut-être moins prégnante chez les lacaniens. A ce sujet il n'est pas inutile de rappeler que Donald Winnicott qui est certainement plus populaire que Melanie Klein a été supervisé par M. Klein, sans parler de Wilfred Bion qui s'est appuyé sur les théories de celle qui a aussi été son analyste pour développer sa propre pensée. L'école argentine (Bleger, Garma, Grinberg, Barranger, etc.) s'est elle aussi largement inspirée des œuvres de M. Klein. Parmi les élèves directs on trouve des psychanalystes comme Donald Meltzer, Herbert Rosenfeld, Hanna Segal (qui est celle qui facilité l'accès aux écrits compliqués et touffus de M. Klein), John Steiner pour ne citer qu'eux.

Elle fit une première psychanalyse avec Sándor Ferenczi et devient membre de la Société Psychanalytique de Budapest. Après une seconde psychanalyse menée par Karl Abraham faite à Berlin, elle part pour l'Angleterre et vivra à Londres jusqu'à sa mort.

Melanie Klein a été une personnalité aussi riche que controversée, lorsqu'elle était en désaccord avec d'autres analystes, dont sa propre fille, elle se montrait intransigeante. Quand à la technique de la cure qu'elle promouvait, elle est était d'une rigueur extrême. Son style d'interprétation était très particulier car elle se montrait directe et était loin de l'attitude silencieuse de certains analystes freudiens qui pensaient qu'il "fallait laisser le patient faire son analyse lui-même" ! En France cette attitude était courante ce qui fait que l'accueil qu'on lui a réservé a été assez discret, Jacques Lacan l'appelait la « tripière géniale », André Green qui connaît bien son œuvre a intitulé un article de livre qui lui était consacré « Trop c'est trop » [2]. Il est de bon ton de dire de manière consensuelle qu'elle a contribué à développer les concepts issus de l'œuvre de Sigmund Freud mais elle a certainement fait plus ou dans une autre direction. Willy Baranger a pu lui affirmer qu'elle avait trop le souci de "coller" aux théories de Freud et que ça l'a freinée notamment en complexifiant et en alourdissant ses textes réputés laborieux. Il pense même qu'elle aurait mieux fait d'aller au bout de ses idées en se préoccupant moins de se référer à Freud parfois de manière acrobatique [3], c'est selon lui la psychanalyse dans son ensemble qui en aurait alors bénéficié.

Contexte familial

Le milieu dans lequel naît Melanie Reizes, le 30 mars 1882 au numéro 8, Tiefer Graben à Vienne est à la fois marqué par les conventions et par la rébellion. La vie de jeunesse de son père, Moriz Reizes, né en 1828, la fascinait. Il est issu d'une famille juive strictement orthodoxe vivant à Lemberg (aujourd'hui Lviv en Ukraine), dans cette région appelée la Galicie et qui faisait partie de l'empire austro-hongrois, puis qui passera sous domination polonaise après 1918.

C'est à Lemberg qu'existait une des plus anciennes et des plus prestigieuses universités d'Europe. Pendant longtemps Moriz étudia le Talmud mais, sans doute sous la pression du mouvement juif d'émancipation, il passa ses examens d'entrée à l'Université et, pire encore aux yeux de parents très pieux, annonça qu'il ferait sa médecine. Beaucoup plus tard, Moriz racontera à sa fille que sa grand-mère faisait moult prières pour que son fils échouât à ses examens. À la fin de ses études, il avait quasiment rompu avec la pratique religieuse orthodoxe mais sans se fâcher avec sa famille pour autant.

Moriz Reizes se maria deux fois, mais on ne sait que peu de choses de son premier mariage, si ce n'est qu'il eut lieu avant ses études de médecine, selon certains rites Ashkénaze et avec une jeune fille qu'il n'avait jamais rencontrée auparavant. Cette union fut un échec et fut dissoute. Moriz a alors trente-sept ans. C'est huit ans plus tard qu'il rencontre Libussa Deutsch, dont il tombe immédiatement amoureux. Elle est née en 1852 (vingt-quatre ans après son futur époux), est fille de rabbin et réside à Warbotz (Verbotz) dans l'actuelle Slovaquie. Son prénom lui venait de la « fondatrice mythique de Prague », qui devint plus tard le symbole de l'identité nationale tchèque. Libussa est une beauté aux cheveux sombres, « cultivée, spirituelle et intéressante ».

Moriz, lui, est devenu médecin généraliste à Sopronkeresztúr, modeste bourgade hongroise (aujourd'hui Deutschkreutz dans le Burgenland, Autriche), située à une centaine de kilomètres de Vienne et à quatre kilomètres de l'actuelle frontière hongroise. Il régnait dans la famille de Libussa une atmosphère culturelle de haute tenue et son père, ainsi que son grand-père, étaient très respectés pour leur érudition et leur tolérance.

La jeune Melanie sera littéralement happée par cette ambiance et n'en concevra que rejet pour ses grands-parents paternels ainsi que pour l'ensemble des membres de la famille de son père.

« L'impression globale que j'en avais [de ses grands-parents maternels], à l'opposé de la famille de mon père, était qu'ils avaient une bonne vie de famille, qu'ils étaient très simples, de situation modeste mais érudits et cultivés », écrira Melanie, devenue Klein, dans son *Autobiographie* (1959).

Elle témoigne de son dégoût à la vue de sa tante paternelle et du mari de celle-ci lorsqu'ils paraissaient vêtus du caftan rituel que les juifs hassidiques polonais avaient emprunté aux aristocrates du XVIII^e siècle. Il est de fait que Libussa et ses deux sœurs avaient une vraie passion pour la culture ; ce qui l'attira certainement chez Moriz, entre autres, c'était qu'il parlait une dizaine de langues. C'est en français que les deux fiancés correspondent, nous sommes en 1874, et ce passage d'une des lettres de Libussa montre à quel point Moriz pouvait se montrer enflammé :

« Je ne perçois que trop clairement que je ne serai jamais capable de vous suivre dans les hauteurs où vos envols sublimes et enthousiastes vous mènent, toujours plus haut. Mes ailes sont entravées. Je suis trop terre à terre pour même oser rêver de vous y accompagner. »

Il n'empêche : Moriz et Libussa se marient en 1875 et s'installent à Deutschkreutz où naissent leur trois premiers enfants : Émilie en 1876, Emanuel en 1877 et Sidonie en 1878.

Enfance

Les parents prénommèrent leur dernier enfant, Melanie, née donc le 30 mars 1882. Le couple a déménagé à Vienne. Moriz Reizes, le docteur Reizes, a-t-il espéré améliorer l'ordinaire ? Toujours est-il qu'il doit ajouter la fonction de dentiste à sa pratique et « arrondir ses fins de mois comme médecin d'un théâtre de vaudeville ». Leurs difficultés sont si grandes que Libussa se voit contrainte d'ouvrir une boutique dans laquelle elle va vendre des plantes et chose plus rare, des reptiles, ce qui la dégoûtait profondément. Ce n'est qu'en 1907 que Libussa pourra se débarrasser de son commerce.

En 1887 Melanie a cinq ans et un changement de fortune va transformer les choses. Son oncle, Hermann, le frère cadet de sa mère, avocat réputé, leur prête l'argent nécessaire à l'achat d'un appartement dans la Martinstraße qui se situait dans le Waching, l'un des

faubourgs de Vienne. Ce déménagement coïncide avec l'entrée de la petite Melanie à l'école publique de l'Alsenstraße.

Dès le début, elle y est heureuse. Tout d'abord parce qu'elle apprécie beaucoup le fait d'avoir des camarades, ensuite parce qu'elle a hérité de la passion familiale pour la culture et les études. Très vite, elle devient une élève ambitieuse, très attachée aux bonnes notes et « il était particulièrement important pour elle de voir écrits les mots *wurde belobt* (avec les éloges) sur ses bulletins. »

Melanie commence à cultiver une certaine confiance en elle et sur la fin de sa vie elle adorait raconter une anecdote qui eut lieu à son premier jour d'école. La maîtresse demandait, pour aider les élèves un peu timides à prendre la parole, qui s'appelait Marie. Melanie leva le doigt et l'institutrice lui dit : « Maintenant dis-moi "mon nom est Marie" », et la petite fille lui répondit : « Mon nom est Melanie » et l'enseignante lui reprocha de ne pas avoir attendu son tour. De ce jour, il était clair que Melanie Klein ne se laisserait jamais oublier. Il est vrai aussi qu'elle était en concurrence avec ses trois frères et sœurs et qu'étant la plus jeune, elle avait plus à montrer. Sa mère lui avoua même, bien plus tard, que sa naissance n'avait pas été désirée et pourtant Melanie écrira à près de soixante-quinze ans « Je n'ai pas le sentiment d'en avoir éprouvé de la rancœur, car je recevais beaucoup d'amour. »

Mais il faut dire aussi que la petite fille se sentait négligée par son père. Non seulement sa naissance avait été une erreur mais Melanie elle-même effleurait à peine la conscience de son père. Il faut également dire qu'il avait une bonne cinquantaine d'années lorsqu'elle naquit.

« Je n'ai aucun souvenir qu'il ait jamais joué avec moi. Il m'était douloureux que mon père pût affirmer ouvertement, sans aucune considération pour ce que je pouvais ressentir, sa préférence pour ma sœur aînée [Émilie, née en 1876], son premier enfant » écrit Melanie Klein (Autobiographie, 1959, op. cit.).

Elle avait beau rechercher sans cesse l'approbation de cet homme dont la culture lui avait toujours paru phénoménale (chaque fois que Melanie lui demande le sens d'une expression française, il lui répond sans consulter le dictionnaire) son combat restera largement vain. Un incident, particulièrement, restera à jamais dans la mémoire de la petite fille : alors qu'elle voulait grimper sur ses genoux, son père la repousse brutalement ; elle n'avait que trois ans. Avec sa mère, Libussa, c'est une autre histoire.

« Aujourd'hui encore, dit Melanie Klein, je pense beaucoup à elle, me demandant ce qu'elle aurait dit ou pensé, et je regrette énormément qu'elle n'ait pu voir certaines de mes réalisations. » (in Phyllis Grosskuth, Melanie Klein, son monde et son œuvre, PUF, 1990)

Mais il est difficile de mesurer dans quelles proportions Melanie n'idéalisait pas une figure maternelle dont la correspondance révèle plutôt une tendance à la domination.

Melanie se pose également des questions sur le mariage de ses parents car bien que Libussa soit entièrement dévouée à sa famille et que Moriz soit très amoureux de sa femme, il apparaît qu'un jeune étudiant mort de tuberculose occupe encore l'esprit de Libussa. Melanie suppose une insatisfaction chez sa mère et même un peu de mépris et là encore la correspondance de Libussa atteste de sa difficulté à exprimer ses sentiments. La famille Reizes est une famille juive unie et l'enfance de Melanie est bercée de cérémonial religieux, mais sans aller jusqu'à l'orthodoxie, à tel point que lorsque Libussa tenta d'imposer la nourriture caché à la maison, ce fut une révolte générale.

« *Melanie Klein décrit le milieu dans lequel ils grandirent à Vienne comme “anti-orthodoxe”* » (in *Phyllis Grosskurth, op. cit.*).

Pourtant le soir de la Pâque était très important pour la petite Melanie parce qu'en tant que benjamine, elle tenait un rôle important dans le service traditionnel. Le Grand Pardon lui procurait aussi de grandes émotions. Melanie revêtait ses plus beaux habits et le vendredi soir, Libussa lisait le livre de prières relié en velours lilas que son mari lui avait offert pour leur mariage. Par ailleurs, si Melanie eut toujours le sentiment de sa judaïté, elle ne fut jamais sioniste et son mode de vie ne différait pas de celui des "Gentils".

Ses relations avec ses sœurs furent compliquées et très ambivalentes. Émilie, la favorite de son père, suscitait sa jalousie et Melanie poussait souvent sa mère à réproucher les faits et gestes de sa sœur aînée. Son autre sœur, Sidonie, meurt de scrofule en 1886, à l'âge de huit ans. Melanie en a donc quatre, à ce moment-là. Le scrofule, qui est une forme de la tuberculose, était contagieux et nulle doute que la famille fut très inquiète de ce qui pouvait arriver à Melanie.

« *Je suis certaine qu'elle était la plus jolie de nous tous, affirme Melanie Klein, et je me rappelle les yeux bleu-violet de Sidonie, ses boucles noires et son visage angélique.* »

On comprend donc un peu mieux le caractère que développera Melanie Klein, prise qu'elle était entre le non désir de sa naissance, la beauté de Sidonie, la préférence du père pour Émilie et enfin Emanuel, le génie de la famille.

C'est lui, indubitablement, qui aura la plus grande influence sur la petite enfance de Melanie. « Il me semblait supérieur à moi dans tous les domaines, non seulement parce qu'à l'âge de neuf ou dix ans il avait déjà l'air adulte, mais aussi parce que ses dons étaient si extraordinaires que tout ce que j'ai pu réaliser dans ma vie me paraît bien peu, comparé à ce qu'il aurait accompli. Dès mon plus jeune âge, je l'entendis jouer merveilleusement du piano, car il était profondément musicien et je l'ai vu assis devant son instrument composer ce qui lui passait par la tête. C'était un enfant volontaire et révolté, à mon avis insuffisamment compris. Il semblait être en conflit avec ses professeurs de lycée ou les mépriser, et il se heurtait souvent à mon père au cours de leurs nombreuses discussions... Mon frère était très attaché à ma mère, bien qu'il lui causât beaucoup de souci. » (Melanie Klein *in* Autobiographie, op. cit.). *C'est ce frère qui lui servira de répétiteur pour ses leçons de grec et de latin et nul doute que les encouragements d'Emanuel furent une consolation de l'indifférence paternelle.* Melanie fait donc son entrée au lycée où elle fait preuve d'une ambition démesurée : elle a non seulement l'intention de se consacrer à la médecine mais aussi à la psychiatrie.^[4]

L'apport et les travaux de Melanie Klein

Melanie Klein s'est d'abord consacrée à la psychanalyse des enfants, qui s'est considérablement développée depuis dans plusieurs directions.

Wilfred Bion élaborait sa conception d'une identification projective pathologique menant à la formation d'objets bizarres, et qui se distingue d'une identification projective normale.

Donald Winnicott travailla sur la relation d'objet primaire, qu'il distingue de l'utilisation de l'objet, concevant notamment la notion d'objet transitionnel.

Melanie Klein ©Universalis

On a longtemps localisé les travaux de Melanie Klein dans le domaine de la psychanalyse des enfants, tenue pour une application et une spécialisation " impure " de la psychanalyse proprement dite. C'est seulement depuis quelque temps, surtout en France, que partisans comme détracteurs y voient la contribution à la pensée psychanalytique la plus originale et la plus féconde depuis Freud. On peut rejeter la machinerie du " système kleinien " - comme toujours, plus écrasante chez les disciples que chez l'inventeur - mais l'on s'accorde à reconnaître sa vocation : tout au long de son œuvre s'effectue une recherche spécifiquement analytique, où le désir de s'aventurer " plus loin ", " plus profond ", est inséparable d'une exigence de formulation conceptuelle. Pour elle, investigation théorique et dévoilement des modalités les plus " archaïques " de l'inconscient - mécanismes et fantasmes - vont de pair. Le " privilège " de l'analyse d'enfants

Melanie Klein, née à Vienne, reçut sa formation analytique - conjonction rare - de Sandor Ferenczi (Budapest) et de Karl Abraham (Berlin). Après la mort de ce dernier (1925), elle se rendit, sur l'invitation d'Ernest Jones, à Londres où elle resta jusqu'à sa mort. C'est au sein de la Société britannique de psychanalyse que ses idées et sa technique ont fait l'objet des débats les plus passionnés : " kleiniens " et " anti-kleiniens " évitèrent pourtant la " scission " ouverte.

La première rencontre, décisive, fut pour Melanie Klein celle de l'enfant. Elle sut y trouver le point d'appui d'un long et courageux affrontement avec la propre fille du Maître, Anna Freud. Celle-ci estimait que la psychanalyse était devenue assez assurée de ses fondements théoriques et techniques pour chercher à s'appliquer aux enfants : Freud avait découvert la névrose infantile, on pouvait s'attaquer maintenant directement à la névrose de l'enfant. Elle voyait là - partageant en cela l'illusion, commune dans les années vingt, du pouvoir prophylactique de la psychanalyse - une tâche essentielle, mais qui n'était réalisable qu'au prix d'un certain nombre d'aménagements. L'enfant ne remplissait pas en effet, selon elle, les conditions de l'analyse classique dont le modèle s'était constitué à partir de cas d'adultes : les obstacles tenaient à sa situation (dépendance effective et actuelle vis-à-vis des parents) comme à son degré de développement (insuffisance du contrôle des pulsions, relative méconnaissance des exigences de la réalité) ; ces données objectives retentissaient sur la cure : difficulté à suivre la règle de " libre association ", impossibilité de tenir pour manifestations de transfert ce qu'éprouve l'enfant vis-à-vis du thérapeute.

Anna Freud était donc conduite à subordonner la visée psychanalytique au souci pédagogique et à se poser en " objet de réalité ". C'est moins par une contre-argumentation

que par une interprétation et un parti pris que répond Melanie Klein : interprétation des réticences d'Anna Freud comme témoignant d'une résistance devant le complexe d'Œdipe en action , pourrait-on dire ; parti pris de mettre à l'épreuve déconcertante de la parole de l'enfant la théorie et la méthode analytiques, au lieu de chercher à définir les conditions auxquelles l'analyse d'enfants devrait satisfaire. Dans ce débat d'allure technique, ce sont en réalité deux éthiques qui s'opposent : pour Anna Freud, il s'agit en fin de compte de faire rejoindre à l'enfant - être négatif et dépendant - la pleine positivité, l'autonomie supposée de l'adulte, alors que Melanie Klein vise d'abord à dévoiler chez l'enfant une réalité psychique et à y mesurer le savoir adulte. Pour se donner les moyens de son investigation, Melanie Klein recourt principalement à la technique de jeu déjà utilisée par H. Hug-Hellmuth. Elle met à la disposition de ses jeunes patients toute une série de jouets (autos, trains, figurines, etc.) et d'instruments (crayons, ciseaux, ficelles), trouvant dans le déroulement des séquences du jeu et dans le traitement des objets (choix, rejet, hésitations, commentaires) un équivalent du discours associatif du patient adulte. C'est ce matériel qu'elle interprète en se référant systématiquement aux coordonnées majeures de la technique analytique : résistance, transfert, dynamique inconsciente.

Dissipons ici un malentendu : la play therapy n'est donc pas une fin en soi pour Melanie Klein. Elle n'y voit pas un mode d'expression , au sens strict du terme : décharge, libération des affects, mais un mode de représentation d'un monde - d'un théâtre - intérieur.

L'idée qui fonde une telle technique est que ce mode de représentation est plus proche de l'inconscient de l'enfant que le langage verbal et, plus fondamentalement, qu'il est le langage même de l'inconscient, le présumé étant - au-delà des problèmes techniques spécifiques à la psychanalyse infantile - qu'il est possible d'établir une jonction directe avec l'inconscient. Le " privilège " de l'analyse d'enfants serait de nous rendre contemporains de l'inconscient originaire, et, à la limite, de sa naissance. On est loin ici, malgré les apparences, de la conception commune que paraissait confirmer la différence posée par Freud dans L'Interprétation des rêves entre les rêves d'enfants et les rêves d'adultes : dans les premiers, le désir s'énoncerait et s'accomplirait sans les détours, les déplacements, les compromis, les retournements que connaissent les seconds. Ce que découvre d'emblée Melanie Klein chez l'enfant, c'est, tout au contraire, selon ses propres termes, " l'image d'un monde d'une complexité extraordinaire ". Loin de rencontrer, par exemple, des désirs qui tendraient naturellement à la satisfaction, s'ils n'étaient frustrés par les exigences de la réalité ou des parents, elle se heurte à un surmoi infantile d'une sévérité, voire d'une cruauté, contredite radicalement par les objets d'amour réels.

La psychanalyse kleinienne

On peut voir dans la portée reconnue à cette découverte clinique le point de départ des remaniements que l'œuvre de Melanie Klein apportera progressivement à la théorie freudienne classique. Indiquons seulement les traits les plus marquants :

- **Précocité du surmoi** , classiquement défini depuis Freud comme l'" héritier du complexe d'Œdipe ", alors que Melanie Klein le voit à l'œuvre dès les premiers mois comme instance interne destructrice. Ses modalités et ses contenus varient au cours des étapes successives du développement pulsionnel ; il reste " inaltérable dans son fond ".
- **Précocité du conflit œdipien** , dont la structure triangulaire peut être retrouvée bien avant que ne s'institue la phase génitale et que ne soient pris en considération des objets " totaux " : seuls sont en cause des objets " partiels " (sein, fèces, pénis), entre lesquels s'opère tout un jeu d'équivalences. Notons ici la position particulière qu'occupe Melanie Klein dans le débat psychanalytique quant à l'importance de la phase précœdipienne de relation duelle avec la mère

: pour elle, sans qu'il y ait alors intervention du père comme agent d'interdiction, trois termes sont pourtant présents (enfant, corps maternel, pénis).

- **Fonction centrale des objets pulsionnels** ressentis comme " bons " ou " mauvais ", non seulement dans la vie fantasmatique, mais aussi pour la constitution même du sujet. En effet, si les guillemets indiquent leur caractère fantasmatique - déformé par rapport à l'objet externe (le sein, par exemple) -, ils n'en sont pas moins traités comme s'ils offraient une consistance réelle quant au psychisme. L'objet, bon ou mauvais, est doté de pouvoirs semblables à ceux d'une personne (" mauvais sein persécuteur ", " bon sein rassurant ", lutte des bons et des mauvais objets à l'intérieur du corps, etc.).

- **Dégagement de modalités précoces de relations d'objet**, qualifiées non de stades d'organisation libidinale mais de positions : la position paranoïde et la position dépressive. Ces positions, que Melanie Klein situe dans les premiers mois de l'existence, ne se limitent pas à cette période ; elles se retrouvent ultérieurement dans les états psychotiques correspondants. Elles se caractérisent par des angoisses intenses (persécutrice : destruction par le mauvais objet ; dépressive : danger de détruire et de perdre la mère du fait de sa propre hostilité) et des modes de défense spécifiques. La position dépressive - le fait de la surmonter et d'abord de la vivre -, en tant qu'elle suppose l'instauration d'un objet total susceptible d'être introjecté, joue un rôle décisif dans la dialectique des bons et des mauvais objets, partant, dans le développement du moi.

- La théorie, progressivement dégagée, des positions paranoïde et dépressive fait apparaître la fonction de divers mécanismes de défense primaires, repérés particulièrement dans la psychose : clivage de l'objet, introjection, projection, déni de réalité, contrôle omnipotent de l'objet, réparation, etc. Melanie Klein a pu retrouver de tels mécanismes, hors de la vie émotionnelle de l'enfant et du psychotique, dans des états normaux (ainsi le rôle de la réparation dans le deuil et l'activité esthétique) et dans des processus sociaux.

- **Le dualisme des pulsions libidinales et des pulsions agressives** est sans cesse affirmé : il y a un " manichéisme " kleinien ; la pulsion de mort est reconnue à l'œuvre dès l'origine de l'existence humaine en tant qu'elle menace le sujet lui-même, induisant l'angoisse d'être désintégré et annihilé.

© 1995 Encyclopædia Universalis France S.A. Tous droits de propriété intellectuelle et industrielle réservés.

Œuvres

- *Deuil et dépression*, Payot, coll. "Petite Bibliothèque Payot", 2004
- *L'Amour et la haine: Le besoin de réparation*, Payot, coll. "Petite Bibliothèque Payot", 2001
- *Psychanalyse d'enfants*, Payot, coll. "Petite Bibliothèque Payot", 2005
- *Développements de la psychanalyse avec Joan Riviere, Paula Heimann et Susan Isaacs*, Ed.: PUF; 2009, Coll.: Quadrige Grands textes
- *La psychanalyse des enfants*, PUF, 2009, Collection : Quadrige Grands textes
- *Essais de psychanalyse 1921-1945*, Payot, 1998
- *Le sevrage (1936)*, inédit traduit par Olivier Bonnard in "Tribune psychanalytique", n° 2, 2000, Ed. de L'Aire
- *Envie et gratitude et autres essais*, Gallimard, 1978
- *Le transfert et autres écrits*, PUF, 1995
- *Le complexe d'Œdipe*, Payot, coll. "Petite Bibliothèque Payot", 2006
- *La psychanalyse des enfants*, Puf 1975

- *Essais de psychanalyse*, Payot 1974
- *Envie et gratitude*, Gallimard 1968
- *L'amour et la haine*, (avec J. Rivière), Payot 1978

Œuvres en cours

► Essais de psychanalyse

- 1921 : Le développement d'un enfant
- 1923 : Le rôle de l'école dans le développement libidinal de l'enfant
- 1923 : L'analyse des jeunes enfants
- 1925 : Contribution à l'étude de la psychogenèse des tics
- 1926 : Les principes psychologiques de l'analyse des jeunes enfants
- 1927 : Colloque sur l'analyse des enfants
- 1927 : Les tendances criminelles chez les enfants normaux
- 1928 : Les stades précoces du conflit Oedipien
- 1929 : La personnification dans le jeu de l'enfant
- 1929 : Les situations d'angoisse de l'enfant et leur reflet dans une œuvre d'art et dans l'élan créateur
- 1930 : L'importance de la formation du symbole dans la formation du moi
- 1930 : Les psychothérapies des psychoses
- 1931 : Contribution à la théorie de l'inhibition intellectuelle
- 1933 : Le développement précoce de la conscience chez l'enfant
- 1934 : La criminalité
- 1934 : Contribution à l'étude de la psychogenèse des états maniaco-dépressifs
- 1940 : Le deuil et ses rapports avec les états maniaco-dépressifs
- 1945 : Le complexe d'Oedipe éclairé par les angoisses précoces

► Le transfert et autres écrits

- 1927 : L'importance des mots dans l'analyse précoce
- 1928 : Note sur "un rêve d'intérêt médico-légal"
- 1929 : Déductions théoriques à partir d'une analyse de démence précoce dans l'enfance précoce
- 1933 : Compte rendu de lecture de "La périodicité de la femme" de Mary Chadwick
- 1942 : Quelques considérations psychologiques : un commentaire
- 1952 : Les origines du transfert
- 1952 : Les influences mutuelles dans le développement du moi et du ça
- 1955 : La technique du jeu psychanalytique : son histoire et sa portée
- 1957 : Sur le développement du fonctionnement mental
- 1960 : Une note sur la dépression chez le schizophrène
- 1960 : Sur la santé mentale

► 1932 : La psychanalyse des enfants

► 1937 : L'amour et la haine, étude psychanalytique

► Développements de la psychanalyse

- 1946 : Notes sur quelques mécanismes schizoïdes
- 1948 : Sur la théorie de l'angoisse et de la culpabilité
- 1952 : Quelques conclusions théoriques au sujet de la vie émotionnelle des bébés
- 1952 : En observant le comportement des nourrissons

► Envie et gratitude et autres essais

- 1955 : L'identification
- 1957 : Envie et gratitude
- 1959 : Les racines infantiles du monde adulte

► 1961 : Psychanalyse d'un enfant

Voir aussi site web : biographie réduite

<http://www.psynem.org/PedopsychiatriePsychanalyse/Biographies/kleinMelanie.htm>